dernière a reçu le nom de *druidisme*. L'empire du druidisme n'étouffa point cette religion de la nature extérieure qui régnait avant lui en Bretagne et en Gaule. Toutes les religions savantes et mystérieuses tolèrent au-dessous d'elles un fétichisme grossier, propre à occuper et à nourrir la superstition de la multitude, et qu'elles ont soin de tenir toujours stationnaire. Les pierres, les arbres, les vents, les lacs, les rivières, le tonnerre, le soleil, en un mot, la matière brute, les phénomènes et les agents de la nature, tels furent, en effet, les premiers objets de l'adoration des Gaulois. Ce culte grossier fit place à des idées plus abstraites, représentées par des divinités qui présidaient au monde physique et au monde moral; les rapports remarquables qui existèrent ainsi entre la mythologie gauloise et celle des Grecs et des Romains frappèrent vivement ces derniers. « Les Gaulois, dit César, reconnaissent Mercure, Apollon, Jupiter, Mars et Minerve; mais ils ont pour Mercure une vénération particulière. Leur croyance à l'égard des divinités est presque la même chose que la croyance des autres peuples. Ils regardent Mercure comme l'inventeur de tous les arts; ils pensent qu'il préside aux chemins et qu'il a une grande influence sur le commerce et les richesses; qu'Apollon éloigne les maladies; qu'on doit à Minerve les éléments de l'industrie et des arts mécaniques; que Jupiter régit souverainement le ciel et que Mars est le dieu de la guerre. » César avait raison, seulement les noms des divinités et quelques détails de leur légende étaient différents. Voici la liste, aussi complète que possible, des divinités gauloises ou des dieux germains adorés en Gaule :

*Abellio*. Suivant quelques auteurs, c'est le même que Belen; il a beaucoup de ressemblance avec Apollon; César, qui le nomme parmi les dieux gaulois, lui attribue la faculté de guérir. On a retrouvé à Comminges trois inscriptions latines en son honneur.

*Avardus*. Dieu inconnu, mentionné dans une inscription gravée sur un autel de marbre.

*Astoilunus*. Honoré dans l'Aquitaine méridionale. Millin pense qu'Astoilunus est un surnom d'Hercule.

*Basanvov*. C'était le nom d'un roi des Sicambres qui régna trente-six ans avec gloire, et disparut subitement, comme Romulus, dans une assemblée générale de ses sujets. On répandit le bruit qu'il était monté au ciel. Beaucoup de peuplades germaines l'invoquaient comme dieu de la guerre.

*Belen*. Ce dieu était honoré dans quelques cantons gaulois et en Armorique, mais surtout dans la Pannonie, l'Illyrie et le Noricum. On présume qu'il représente le soleil. Les savants ont cherché l'étymologie de ce nom dans le mot *Bel*, *Baal*, *Belus*, dans le lacédémonien *Bola* (Apollon), et, enfin, dans le grec *belos*, flèche (par opposition à *abelios*, *abellio*, sans flèche). On a pensé aussi qu'il pouvait dériver du mot breton *pelen* ou *belen*, peloton, boule; Belen signifierait donc le *dieu-globe*, et ce qui pourrait confirmer cette opinion, c'est la médaille britannique de Camden, sur laquelle se voit un dieu ou un roi avec la tête couverte de douze globes et cette légende : *Canobelino* ou *Belino-Cano* (à Belen le Bienfaisant).

*Bouljanus*. Dieu adoré, dit-on, chez les Namnètes (Loire-Inférieure) et probablement dans toute l'Armorique. Les habitants allaient trois fois chaque année l'adorer à Nantes. Ce culte subsista jusqu'au temps de Constantin, où le temple et l'idole furent détruits et remplacés par une basilique chrétienne. On a décomposé Bouljanus en *Bel* et *Janus*. Dans une inscription conservée à Nantes, ce nom est écrit *Voljanus-Cernunnos* (dieu des chasseurs).

*Cososus*. Divinité des Bituriges-Cubi (habitants du Berry); elle n'est connue que par une seule inscription.

*Deusionensis*. Surnom donné à Hercule, que les Celtes considéraient comme leur père et auquel ils attribuaient la fondation de plusieurs villes, comme Alésia, Nîmes, etc.

*Dusiens*. C'étaient des génies incubes.

*Gaurics*. Esprits géants que les bas Bretons et les habitants de plusieurs comtés anglais croient encore voir quelquefois danser autour des monuments druidiques.

*Gourm*. Chien dont on racontait absolument les mêmes fables que du loup *Fenris* de la mythologie scandinave.

*Grann*. Dieu honoré dans la seconde Germanique (Alsace, Prusse rhénane, Bavière rhénane) et dans l'Ecosse, et que l'on considère comme une espèce d'Apollon. Suivant Isidore de Séville, *granni*, en langue gothique, signifiait cheveux longs.

*Hafva*. Probablement le ciel des Belges. Ce nom rappelle le *heaven* des Anglais.

*Helvetik*. L'Helvétie personnifiée. On lui donnait pour père *Eweton*, selon les uns, et, suivant les autres, un fils d'Hercule.

*Heu*, *Heus*, *Hésus* ou *Esus*, correspondant au Mars des Grecs et des Romains; c'était le dieu de la guerre et des conquêtes; on lui sacrifiait des victimes humaines. Dans les traditions kymriques, il joue quelquefois le rôle de l'Etre suprême. Sous les Romains, son culte fut joint, dans la ville de Lutèce, à ceux de Jupiter et de Vulcain, ce qui fait supposer qu'il formait avec *Taran* et *Tuiston* une trinité celtique.

*Mairs*. Espèce de fées ou de nornes qui présidaient aux accouchements; elles avaient le pouvoir de douer les enfants au moment de leur naissance.

*Mann*. Fils de Tuiston. Suivant les Germains, il eut trois fils, desquels descendaient les trois grandes races de la Germanie, les *Ingerones*, les *Merones* et les *Hermiones*. D'après le sens du mot *mann* (homme), on voit qu'il désignait l'Adam germain.

*Maroun*, *Marunus*, dont les Romains ont fait un Mercure, était le protecteur des voyageurs dans les Alpes, le dieu indigène des Rhètes. Les guides qu'il avait sous son patronage, et dont il était le maître et le modèle, s'appelaient *marounes* dès la plus haute antiquité.

*Mithodis*. Dieu kymrique, faisant partie d'une trinité de dieux subalternes qui nous sont inconnus.

*Moritasque*. Dieu dont on a trouvé le nom sur une inscription déterrée, en 1652, à l'entrée du vieux cimetière d'Alésia.

*Murcia*. Vénus des Celtes et des Ibères; elle avait un temple à Rome, au pied de l'Aventin.

*Nehalennia*. Déesse des Gaulois, des Belges et des peuples du nord de l'Europe. Les statues de Nehalennia trouvées, en 1646, dans l'île de Walcheren, et, depuis, en France, en Allemagne, en Italie, la représentent jeune, vêtue d'une longue robe, portant une corne d'abondance, des fruits, ayant auprès d'elle un panier, un chien. Trois fois on la trouve en compagnie de Neptune; de là les diverses attributions qu'on lui a données : on a cru voir en elle, tantôt la nouvelle lune, tantôt l'onde irrigatrice, la terre fertilisée, une des déesses mères, une divinité marine.

*Onouava*. Déesse dont la tête seule était figurée sur les monuments. Elle porte deux larges écailles au lieu d'oreilles et deux grandes ailes déployées au-dessus de la tête, dans lesquelles vont se perdre les queues de deux serpents.

*Penninus*. Dieu suprême des montagnards.

*Rhin* (le). Ce fleuve avait été divinisé par les Gaulois avant de l'être par les Romains. « C'est le Rhin, dit une pièce de vers de l'*Anthologie*, c'est le Rhin, ce fleuve au cours impétueux, qui éprouve, chez les Gaulois, la sainteté du lit conjugal. A peine le nouveau-né, descendu du sein maternel, a-t-il poussé le premier cri, que l'époux s'en empare; il le couche sur son bouclier, il court l'exposer aux caprices des flots : car il ne sentira point dans sa poitrine battre un cœur de père avant que le fleuve, juge et vengeur du mariage, ait prononcé le fatal arrêt. Ainsi donc, aux douleurs de l'enfantement succèdent, pour la mère, d'autres douleurs : elle connaît le véritable père, et pourtant elle tremble; dans de mortelles angoisses, elle attend ce que décidera l'onde inconstante. »

*Roth* ou *Rothon*. Vénus des Véliocasses, qui donnèrent à leur capitale le nom de Rhotmag, en latin *Rhotomagus*, aujourd'hui Rouen.

*Rumanées*. Déesses des Triboci et des Vangiones, prises pour des déesses mères.

*Sulèves*, *Sulvi*, *Sulfi*. Espèces de sylphes helvétiques, qui ne sont connus que par une inscription trouvée dans les environs de Lausanne, et un marbre sur lequel ils sont représentés au nombre de trois, assis et tenant des fruits avec des épis.

*Taran*, *Taram*, *Toranis*, *Toramis*. Le Tonnerre personnifié. Il présidait aux météores, à la lumière, aux pluies et aux tempêtes. Correspondant au Jupiter tonnant de la mythologie gréco-romaine, il était opposé à Tuiston, dieu des enfers. On lui sacrifiait des victimes humaines.

*Tarvos*, *Trigaramos*. Dieu représenté sous la forme d'un taureau d'airain, placé au milieu d'un lac et portant trois grues, l'une sur sa tête, les deux autres sur son dos. Ce dieu figure sur des bas-reliefs d'autel trouvés à Paris.

*Teut*, *Teutat*, *Teutatès*. Dieu présidant au commerce, aux arts, à l'argent, à l'intelligence, à l'éloquence et souvent même aux batailles. Ces différentes attributions le rapprochent à la fois du Thaut phénicien et de Mercure, de Mars et d'Hercule. On l'adorait tantôt sous la forme d'un javelot (comme dieu des batailles), tantôt sous la forme d'un chêne (comme dieu des oracles). Ses fêtes se célébraient sur des lieux élevés ou dans l'épaisseur des forêts. La cérémonie la plus célèbre du culte de Teutatès était la réception du gui, qui s'accomplissait à minuit au renouvellement de chaque année. On sacrifiait ordinairement à Teutatès des chiens, qui étaient remplacés par des victimes humaines dans les circonstances importantes.

*Thusses* (*Dusii* des Pères de l'Eglise). Dieux inférieurs, probablement des espèces de génies des forêts semblables aux satyres.

*Tuiston*. Analogue de Pluton, il était fils de *Tis* ou *Tuis*, la Terre. C'était le dieu de la terre, des lieux souterrains et de l'empire des morts. Il était opposé à Taran, avec lequel il partageait l'empire du monde. Il était aussi adoré en Germanie, où on le regardait comme le père de *Mann*, le premier homme. A son nom paraît se rattacher le mot *teutones*. On ignore par quels sacrifices il était honoré. On sait seulement qu'à toutes les cérémonies religieuses les bardes chantaient des hymnes en son honneur.

*Vittolf*. Déesse celtique, qui passait pour la prophétesse modèle.

*Voldanus* ou *Volfanus*. Dieu identique à Belen ou Bouljanus, et dont le nom signifie *fournaise ardente*, suivant quelques auteurs qui en font un dieu du feu. Il était adoré surtout par les Armoricains.

Outre ces divinités particulières aux Gaulois et celles qui furent apportées par la conquête romaine, Vénus, Hercule, Vulcain, Mercure, Jupiter, Isis, Mithra, etc., les rapports fréquents avec les peuples du Nord importèrent en Gaule le culte de plusieurs divinités de ces contrées, entre autres, celui d'Odin; mais c'est là un fait exceptionnel, et ces dieux, introduits ainsi accidentellement, ne sauraient être considérés comme faisant partie de la religion gauloise proprement dite. Un fait important, et qui ne peut être passé sous silence, c'est la persistance des idées et des usages païens à travers les siècles, malgré les efforts multipliés des prêtres chrétiens pour les détruire. Jusqu'à la fin du XV^e siècle, les conciles provinciaux de la France sont remplis de décrets dirigés contre de bizarres superstitions qui se rattachaient, pour la plupart, aux anciennes cérémonies du culte gaulois, superstitions encore très-vivaces aujourd'hui dans certaines provinces, et surtout en Bretagne.

La Gaule cisalpine avait pour limites : à l'O., les Alpes et le Var; au N., les lacs de Garde et de Côme; au S., le Rubicon et l'Arno; Trieste en était le point extrême à l'E. Sous Auguste, elle comprenait quatre des onze régions entre lesquelles l'Italie était divisée : la Cispadane, la Ligurie et la Transpadane, divisée elle-même en deux sections. Des populations d'origines diverses s'étaient établies dans ces contrées : les Gaulois, sur les deux rives du Pô; les Liguriens ou Ibères, sur la côte de Gênes, et les Venètes, Slaves d'origine, sur les bords de la Brenta jusqu'à Trieste. Les Alpes Maritimes et les Alpes Cottiennes, deux petites provinces, furent réunies à la Gaule cisalpine, la première sous Auguste, la seconde sous Néron. Constantin lui donna une subdivision nouvelle; la Cisalpine comprit alors l'Emilie, la Flaminie, la Ligurie, la Vénétie, l'Istrie, les Alpes Cottiennes, la 1^re et la 2^e Rhétie, formées par suite de l'extension de la frontière jusqu'au Danube. Ces huit provinces composaient le **vicariat d'Italie**.

L'histoire de la Gaule cisalpine fait partie de celle de l'Italie. V. ITALIE (hist. ancienne), LIGURIE, VÉNÉTIE, etc.

[Pour plus de détails sur la Gaule et ses habitants, V. aussi notre article GAULOIS.]

**Gaule poétique** (LA), par Marchangy (Paris, 1813). Cet ouvrage obtint, à son apparition, un succès d'enthousiasme que le temps a singulièrement refroidi. Cependant il est juste de reconnaître qu'on y trouve une foule de détails de mœurs très-intéressants, des études fort remarquables sur la chevalerie et la poésie des troubadours, et que, pendant un temps, il a exercé une influence marquée sur les habitudes, la littérature, les mœurs, les arts, et jusque sur les costumes et les meubles de l'époque où il parut. La *Gaule poétique* est une histoire de France renfermée dans un vaste cercle dont la religion et la poésie sont le centre; elle est divisée en trois époques et en quarante récits, qui font assister le lecteur aux origines de la nation et le conduisent jusqu'au siècle de Louis XIV. L'auteur a dû, comme on le voit, prendre la monarchie française à son berceau, alors qu'elle n'était encore qu'un germe caché dans les sombres forêts de la Gaule, ayant Teutatès pour dieu et subissant le joug romain. Puis, la suivant dans ses développements successifs, après l'avoir montrée recevant le baptême du christianisme sous Clovis, il explique l'établissement de la féodalité, mais en cherchant à la réhabiliter aux yeux de la foule. Dans cette partie, comme, du reste, dans tout son ouvrage, Marchangy est poëte beaucoup plus qu'historien, heureusement pour lui; mais il a trop oublié qu'il était de son devoir de mettre de côté ce qu'il pouvait y avoir de poétique dans les faits, pour les estimer à leur juste valeur historique et humaine. L'époque chevaleresque lui a fourni de brillantes pages. Conservant le romanesque des vieux poëtes, il y a ajouté tout ce que de longues recherches sur les mœurs pouvaient lui donner de sérieux, et de nombreux passages se liraient encore aujourd'hui avec fruit et plaisir.

On voit assez, par ce qui précède, quel sentiment a dicté la *Gaule poétique*, et on ne s'attend pas à ce que nous réfutions une œuvre que tous les bons esprits ont depuis longtemps condamnée. En entonnant à tout propos la trompette en l'honneur des institutions de la vieille monarchie, l'auteur se proposait de ramener les regards de la foule sur son berceau, de lui en faire aimer les mystères et la poésie, et, par cela même, de la faire renoncer à ses rêves d'avenir. On sait s'il y a réussi.

Le critique Dussault disait, en 1813, de cet ouvrage : « Si des recherches d'érudition très-curieuses et très-piquantes, jointes à toutes les couleurs et à tous les embellissements d'une imagination brillante et riche, peuvent recommander un livre, indépendamment du système et du plan fondamental sur lequel il est établi, je crois que, depuis le commencement de ce siècle, il a paru peu d'ouvrages aussi dignes d'attention que celui de M. de Marchangy... Une foule de vérités de détail très-intéressantes et très-heureusement exprimées, de descriptions énergiques ou gracieuses, de narrations attachantes, de tableaux dessinés avec goût et coloriés avec chaleur, d'expériences poétiques tentées avec plus ou moins de bonheur et de succès, rendent la lecture de cet ouvrage aussi agréable qu'elle est instructive, et ne sauraient manquer d'assurer à la *Gaule poétique* un rang très-distingué parmi les meilleures productions littéraires des premières années du XIX^e siècle. »

**Gaule sous l'administration romaine** (HISTOIRE DE LA), par Amédée Thierry (1840). Cet ouvrage, qui traite des origines celtiques et romaines de notre pays, est à la fois une suite et un commentaire de l'*Histoire des Gaulois* du même auteur. Am. Thierry y expose, d'après les sources historiques, la situation des peuples de la Gaule, depuis la conquête de César jusqu'au moment où cette contrée échappa à la domination romaine. On y trouve des détails aussi curieux qu'authentiques sur la marche et les progrès du christianisme, sur les résistances des cités gauloises à l'oppression. Une savante introduction précède ce beau livre. Elle établit l'état de la société romaine, l'action de Rome sur les races de l'Italie, sur les races étrangères à l'Italie et la marche du monde romain vers l'unité. L'*Histoire de la Gaule sous la domination romaine* a paru pour la première fois en 1840 (3 vol. in-8°). Elle a obtenu tout d'abord un succès éclatant et mérité. M. Amédée Thierry est le digne frère du regrettable Augustin Thierry.

**Gaules** (HISTOIRE AMOUREUSE DES), par Bussy-Rabutin. V. HISTOIRE.

**GAULÉ, ÉE** (gô-lé) part. passé du v. Gauler : *Des arbres* GAULÉS. *Des noix* GAULÉES.

**GAULER** v. a. ou tr. (gô-lé — rad. *gaule*). Frapper avec une gaule, pour faire tomber les fruits : GAULER *un pommier, un noyer*. ‖ Faire tomber au moyen d'une gaule : GAULER *des noix, des châtaignes, des pommes. Il est des fruits que l'on* GAULE, *c'est-à-dire que l'on abat avec une perche.* (Raspail.)

**GAULETTE** s. f. (gô-lè-te — dimin. de *gaule*). Pêche. Petite gaule pliante avec laquelle on arrête le bord du filet appelé BOUTEUX.

— Techn. Espèce d'échelle disposée dans le grenier des fabriques, pour faire sécher le papier, la laine, etc.

**GAULI** (Jean-Baptiste), peintre italien. V. BACICCIO.

**GAULIS** s. m. (gô-li — rad. *gaule*). Sylvic. Taillis arrivé à un certain degré de croissance, et dont les brins sont propres à faire des gaules; nom donné aux brins eux-mêmes :

Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des *gaulis* aussi gros que le bras.
MOLIÈRE.

— Techn. *Lames de gaulis*, Lames minces de bois, qui servent à faire des paniers et autres ouvrages.

— **Encycl.** Sylvic. Le *gaulis* peut être un mode d'aménagement régulier; mais souvent aussi ce n'est qu'un état passager. Dans ce dernier cas, on l'applique généralement aux parties boisées dont l'âge dépasse le terme d'aménagement des taillis. Les plantations arrivent alors à l'état de *gaulis* dès que les premières éclaircies ont réglé l'espace entre les sujets réservés. Considéré comme mode d'aménagement, le *gaulis* peut s'appliquer à toutes les essences. Il est général dans le Morvan, de même que dans la plupart des contrées où les moyens de communication sont insuffisants et où le bois de chauffage acquiert un certain prix. On peut en dire autant des forêts placées dans le voisinage des houillères : on sait que les perches de soutènement employées dans les mines ne s'obtiennent que par un aménagement en taillis très-serré et sans couvert. Certaines essences gagnent de même à être exploitées en *gaulis*; telles sont, par exemple, l'aune, le tremble, le bouleau, utilisés comme bois de boulange, et le châtaignier, si recherché pour faire des échalas, des cercles, etc. L'âge des *gaulis* peut, d'ailleurs, varier suivant les essences et l'usage auquel on destine les bois ainsi aménagés.

**GAULLE** (Edme), sculpteur français, né à Langres en 1770, mort à Paris en 1841. Il entra à l'Ecole des beaux-arts de cette dernière ville, et remporta en 1803 le grand prix de Rome; mais la guerre l'ayant empêché de se rendre en Italie, il resta à Paris, où il fut du nombre des sculpteurs chargés d'exécuter les bas-reliefs de la colonne Vendôme. Gaulle modela, pour les fêtes de l'Empire, un grand nombre de sculptures qui n'ont point été conservées. Il dessinait et modelait avec une extrême facilité et possédait de remarquables facultés artistiques, qui eussent fait de lui un sculpteur de premier ordre s'il avait pu s'astreindre à un travail sérieux et continu. Nous citerons, parmi ses œuvres, une *Statue de Louis XVI à genoux*, dans l'église de Saint-Denis; un buste de *Claude Perrault*; un *Jeune pêcheur*; *Etude de la nature*, bas-relief. Gaulle fut le maître du célèbre Rude.

**GAULLE** (Jean-Baptiste DE), ingénieur français. V. DEGAULLE.

**GAULLYER** (Denis), littérateur et grammairien français, né à Cléry en 1688, mort en 1736. Il professa les humanités au collége du Plessis, à Paris, et mourut à l'hospice de Charenton. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Règles de la langue latine et française* (Paris, 1716); *Recueil des pièces de vers les plus belles et les plus faciles, tirées des poëtes latins* (1722); *Abrégé de la grammaire française* (1722); *Règles poétiques tirées d'Aristote, de Despréaux et d'autres célèbres auteurs* (1728); des traductions d'auteurs latins, etc.

**GAULMIER** (Antony-Eugène), poëte français, né à Saint-Amand (Cher), le 6 janvier 1795, mort le 25 septembre 1829. Il fut dominé de bonne heure par une mélancolie excessive, et cette disposition d'esprit, jointe à une exquise sensibilité, lui fit abandonner successivement l'étude de la médecine, celle du droit, la vocation sacerdotale; enfin, il embrassa la carrière universitaire. Il était professeur de rhétorique à Nevers, en 1818, lorsque son ode sur le dévouement de Malesherbes fut couronnée par l'Académie française. De Nevers, il fut envoyé à Reims, et de Reims à Bourges. De nouveaux succès poétiques l'enhardirent, et il eut la satisfaction de voir attribuer quelques-unes de ses productions à M^lle Delphine Gay, plus tard M^me Emile de Girardin. Un travail opiniâtre et sa passion pour la poésie altérèrent sa santé; il fut tourmenté par une insomnie continuelle, qui lui causait de telles angoisses, qu'il ne pouvait plus voir arriver la nuit sans pleurer. Il crut pouvoir faire diversion à son mal en redoublant ses travaux, et il aggrava de plus en plus son état. Une affection cérébrale l'emporta à trente-quatre ans. On cite particulièrement de ce jeune poëte : la *Jeune mère mourante*, élégie empreinte d'une sensibilité profonde; la *Tempête*, le *Lendemain d'un jour d'orage*, et surtout la *Première communion*, acte religieux que sa muse chaste et mystique s'est plu à célébrer. C'est le chant d'un croyant qui voit à travers la pureté de son âme. L'auteur des *Noviciats littéraires* a consacré quelques pages à Gaulmier (Paris, 1847, in-8°). Ses vers ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres posthumes* (Paris, 1830, 3 vol. in-12).

**GAULMIN** (Gilbert), helléniste et poëte français, né à Moulins en 1585, mort en 1665. Il fut intendant du Nivernais et conseiller d'Etat. Il tint une place distinguée parmi les érudits et les beaux-esprits de son siècle; l'hébreu, l'arabe et le persan lui étaient familiers, et il composait des poésies en grec. Gui Patin cite de lui des épigrammes très-mordantes. On lui doit les premières éditions, avec traductions latines, des deux romans grecs ci-après : *Amours d'Ismène et d'Isménie*, de Eustathe (1618, in-8°); *Rhodante et Dosiclès*, de Théodore Prodromus (1625, in-8°). Nous citerons encore : *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay* (1644, in-8°).

**GAULNA** ou **GALNA**, place forte de l'Indoustan anglais, dans la présidence de Bombay, ancienne province de Khandajch, à 130 kilom. S.-E. de Surate, ch.-l. de district. Cette ville est ceinte d'une double muraille et défendue par une citadelle construite sur un rocher escarpé.

**GAULODE** s. f. (gô-lo-de — du gr. *gaulos*, vase à traire le lait). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, dont l'espèce type habite l'Australie.

**GAULOIS, OISE** adj. (gô-loi, oi-ze — rad. *Gaule*). Qui a rapport, qui appartient à la Gaule : *Les mœurs* GAULOISES. *Les cités* GAULOISES. *Des soldats* GAULOIS. *Remontez à nos premiers siècles, vous trouverez une confédération* GAULOISE *et point de roi.* (Boiste.) *La monarchie, dans notre pays, est franque, elle n'est pas* GAULOISE. (Proudh.)

— Qui a le caractère qu'on attribue aux anciens Gaulois; gai, franc, loyal : *Esprit* GAULOIS. *Humeur* GAULOISE. *Dans le style de Bossuet, la franchise et la bonhomie* GAULOISE *se font sentir avec grandeur.* (Joubert.) *La gaminerie est une nuance de l'esprit* GAULOIS. (V. Hugo.)

Tout poëme est brillant de sa propre beauté :
Le rondeau, né *Gaulois*, a la naïveté.
BOILEAU.

‖ Inculte, barbare, grossier : *Avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant,* GAULOIS. (François I^er, dans Fénelon.) ‖ Suranné : *Une tournure* GAULOISE.

— s. Celui, celle qui est originaire de la Gaule, qui y habite : *Un* GAULOIS. *Une* GAULOISE. *Les* GAULOIS *opposèrent une résistance opiniâtre à la politique envahissante des Romains.*

— Par ext. Homme jovial, franc, spirituel avec une teinte de rudesse : *Les honneurs de la séance ont été pour M. Viennet, ce vieux* GAULOIS. (Edm. Texier.)

— s. m. Langue des Gaulois : *Le* GAULOIS *est une branche du celtique.* ‖ Langage suranné : *C'est du* GAULOIS, *ce n'est pas du français.*

— Loc. adv. *A la gauloise*, A la manière des Gaulois : *On a dit que le français n'est que du latin prononcé* A LA GAULOISE. (Renan.) *Courier entrait comme par occasion dans cet essai de style un peu vieilli,* A LA GAULOISE, *qu'il s'appropriera désormais.* (Ste-Beuve.)





— **Encycl.** Il est, de nos jours, un peuple qui se distingue de tous les autres par l'universalité de son génie et par la merveilleuse variété de ses aptitudes. Agriculteur, industriel, commerçant, artiste et poëte; mobile, impressionnable, tour à tour pieux jusqu'à la superstition et sceptique jusqu'à l'incrédulité; brave, impétueux, mais sujet aux défaillances; aussi prompt à abandonner qu'à concevoir ses entreprises, aimant le bruit pour le bruit, la gloire pour elle-même, et semant ses os par les quatre parties du monde pour une idée et souvent par simple goût des aventures; au demeurant, sympathique à tout et à tous, et résumant à lui seul toutes les grandeurs comme toutes les faiblesses de l'humanité : ce peuple, c'est le peuple français. Ses qualités spécifiques, il les doit à un mélange harmonieux de races diverses réunies sur un sol privilégié qui occupe, entre deux mers, deux chaînes de montagnes et un grand fleuve, une place unique dans le monde. Mais si, de l'ensemble des éléments qui le constituent, on retranche les faibles contingents que lui ont apportés les invasions successives, Romains, Goths, Germains, Normands et Arabes, races du Nord et du Midi, on trouvera au fond, et pour la meilleure part, une race plus ancienne qui contenait en germe, depuis plus de trente siècles, la France de nos jours, la race *gauloise*. De celle-ci, en effet, on a pu dire aussi qu'elle était d'une bravoure supérieure, d'une intelligence éminente, mais inconstante, d'une mobilité extrême, vaniteuse, curieuse, indisciplinée, et, par-dessus tout, passionnée pour les aventures. Ouvrez l'histoire de France : vous verrez aussitôt les enfants de ce noble pays combattre à Damiette, à Tunis, à Nicopolis, sur les rives du Gange comme sur les bords du Mississipi et jusqu'en Chine, et mêler leur histoire à l'histoire universelle. Mais déjà les *Gaulois* avaient suivi Alexandre à Arbelles, Pyrrhus à Argos, Annibal à Cannes et à Zama; on les voit fonder des empires en Asie, en Europe, et les perdre, jusqu'au moment où ils se voient à bout de résistance, absorbés dans le monde romain. Les Français ne sont donc, en somme, que les vieux *Gaulois* modifiés, mais non transformés par la civilisation.

Aussi l'histoire des *Gaulois* n'est-elle pas seulement l'histoire des Gaules. Sans doute, c'est entre les Alpes et l'Océan, entre le Rhin et les Pyrénées, que cette race avait fondé ses principaux établissements; mais, outre qu'elle n'était pas originaire de ces contrées, elle avait souvent débordé par-dessus ses barrières et envahi le monde entier. Pour la bien comprendre, il faut la suivre dans ses migrations, et il sera facile d'en reconnaître le caractère distinctif, même dans des éléments tout à fait différents. Transplantés en Grèce ou dans l'Asie Mineure, les *Gaulois* de Combutis et d'Ortiagon sont toujours les *Gaulois* de Sigovèse, de Brennus et de Vercingétorix. Comme ils n'écrivaient pas, nous ne connaissons guère leur histoire que par leurs ennemis, et nous avons à nous tenir en garde contre les exagérations de la haine ou de la jalousie. Nous en ferons la part; mais, sur le caractère général des *Gaulois*, il règne parmi les écrivains de l'antiquité une telle concordance, que, même entre des récits contradictoires, il n'est pas difficile de démêler et de saisir la vérité.

Dans l'admirable cadre géographique préparé d'avance par la nature aux destinées d'un grand peuple vivaient, vers le XV^e siècle avant l'ère chrétienne, des tribus nombreuses de races diverses, que le temps n'avait pas encore fondues. Sur le flanc septentrional des Pyrénées et dans les vallées qui descendent des cimes de ces montagnes vers la Garonne, c'étaient des hommes de taille moyenne, au teint brun, à l'allure vive, qui parlaient une langue inconnue au reste du monde; c'étaient les Aquitains et les Ligures. Leur dialecte, encore en usage, est remarquable par l'originalité de ses radicaux, et puisque la science ne peut le rattacher à aucune langue connue, on est autorisé à le considérer comme primitif. Les Aquitains étaient-ils autochthones? Tout porte à le croire. Dans le système historique, qui s'obstine, malgré des faits contraires, à rattacher toutes les branches de l'espèce humaine à un tronc commun, on prétend que ces peuplades étaient venues d'Asie par l'Egypte, en suivant le littoral de l'Afrique, d'où elles se seraient répandues dans l'Ibérie en passant par le détroit de Gadès, qui, dans la haute antiquité, avait formé un isthme. Mais rien n'est moins établi que la base de ce système. Entre les Aquitains, nos Basques d'aujourd'hui, et les peuplades de l'Asie centrale, il n'y a conformité ni de race, ni de langue, ni de caractère, ni de culte. Il est plus raisonnable de supposer, dans l'hypothèse d'un déluge universel, que ces tribus s'étaient réfugiées vers les cimes accessibles des Pyrénées, pour en redescendre et se répandre ensuite sur les deux versants. C'était une race à part dont le type n'est pas encore perdu : race industrieuse, active, et qui portait en elle tous les germes de la civilisation.

Quant au territoire continental compris entre les Alpes et l'Océan, la Garonne et le Rhin, il était occupé par d'autres races qui avaient poussé des avant-postes jusqu'à deux îles voisines, l'une appelée *Albion*, c'est-à-dire l'île blanche, et l'autre *Erin*, île verte : dénominations qui pouvaient provenir de l'aspect des côtes. Ces tribus étaient les Galls et les Kymris, peuples de chasseurs et de pasteurs, essentiellement nomades, et qui n'étaient pas originaires du sol. Confondus sous le nom générique de Celtes, les Galls et les Kymris se subdivisaient en un grand nombre de tribus souvent confédérées, plus souvent en guerre, soit les unes contre les autres, soit toutes ensemble contre leurs voisins les Aquitains. Parmi ces tribus, on comptait en première ligne les Armoriques, qui occupaient une presqu'île faisant saillie dans l'Océan; les Celtes proprement dits, qui s'étendaient de la mer aux Cévennes; les Arvernes, qui campaient au sommet de ces montagnes; les Allobroges, resserrés entre le Rhône et le versant occidental des Alpes; les Séquanais, habitants de la haute Seine, de la haute Saône et des rives du Doubs; les Helvètes, confinés dans les vallées des Alpes rhénanes; au centre, enfin, les Eduens et les Bituriges. Nous ne nommons ici que les principaux membres de la puissante confédération des Galls, ceux que nous retrouverons plus tard aux prises avec la puissance romaine. A un dénombrement postérieur et plus authentique, nous verrons que ces tribus confédérées se subdivisaient en fractions imperceptibles : cet éparpillement tenait au caractère particulier d'une race indisciplinable, jalouse à l'excès de son indépendance et incapable de s'élever par elle-même à la conception d'un gouvernement unitaire, qui seul eût pu lui donner de la consistance et de la stabilité.

Les *Gaulois* (nous les nommerons désormais ainsi) étaient des hommes d'une haute stature, mais plus forts en apparence qu'en réalité. Ils avaient le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux roux, et, pour donner à leur luxuriante chevelure, qu'ils ne rasaient jamais, un aspect plus terrible encore, il la teignaient avec des substances bleuâtres. Quelques tribus se tatouaient le corps, usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours (on sait, en effet, que certaines classes d'ouvriers, surtout dans le compagnonnage, se gravent sur l'avant-bras et même sur la poitrine les insignes de leur profession). Les *Gaulois*, dans ces temps primitifs, menaient la vie de tous les peuples chasseurs et pasteurs. La propriété du sol était collective. L'organisation civile était la tribu, le gouvernement électif. Les richesses mobilières, seules propriétés privées, consistaient, dans le principe, en troupeaux et en armes grossières, des haches et des couteaux en pierre, des flèches garnies d'une pointe de silex, des épieux durcis au feu. Le territoire était riche en mines d'or et d'argent, et surtout en minerais de fer. Mais ces métaux restaient inconnus, et nous verrons plus tard qu'il était réservé à d'autres qu'à ces hommes simples d'en commencer l'exploitation.

D'où provenaient les anciens *Gaulois?* Evidemment des hauts plateaux de l'Asie. Langue et dogmes religieux, tout l'indique et le confirme. Ils avaient suivi, allant et venant, par le Pont-Euxin et le Danube, l'éternel chemin qu'ont parcouru, pendant vingt siècles, les hordes errantes, depuis les premiers Kymris jusqu'aux Huns d'Attila. Les peuples pasteurs se fixent rarement au sol, parce qu'ils en épuisent vite la fécondité. La population venant à croître en même temps que les ressources diminuent, les émigrations deviennent forcées et périodiques, et ce ne sont pas les hommes qui les dirigent, ce sont plutôt les troupeaux. On va du côté où l'herbe pousse; on s'arrête où elle est le plus abondante. On repart lorsque tout est dévoré. D'étape en étape, et de siècle en siècle, on finit par faire le tour du monde. Partis, comme Attila, des confins de la Chine, les premiers *Gaulois* ont probablement mis plusieurs centaines d'années à se répandre, de proche en proche, jusqu'aux rivages de l'Atlantique, *ubi defuit orbis*. Ils auraient sans doute poussé plus loin si la terre n'eût manqué sous leurs pas. Et, comme le mouvement d'Orient en Occident se continuait sans cesse, les tribus nomades se poussant les unes sur les autres, le point d'arrivée, le point extrême devait finir par être le plus peuplé de tous. On ne saurait expliquer autrement l'abondance de la population dans les vieilles Gaules, d'où naquit, dans un temps donné, le besoin d'émigration en sens contraire; mais, comme les pèlerins n'auraient pu, sans rencontrer de grands obstacles, remonter le courant par où ils étaient venus, ils débordèrent dans les deux péninsules par-dessus les Alpes et les Pyrénées.

Nous venons de voir les Gaulois chez eux, si tant est qu'on puisse appeler un *chez soi* un sol qu'on ne cultive pas et qu'on ne s'approprie point. Le territoire était couvert de vastes forêts qu'on ne songeait point à défricher, car elles donnaient à profusion des glands et des faînes, qui alimentaient la majeure partie des habitants. Les plus riches ne vivaient que de viande. Nous allons les voir maintenant se répandre au dehors, se heurter à des peuples plus civilisés et commencer cette vie de luttes, de hasards et de guerres terribles qui dura dix siècles et ne se termina que par l'absorption définitive des Gaules dans le monde romain. L'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure furent tour à tour et toutes ensemble leurs champs de bataille; et, tout en faisant à l'esprit d'indépendance sa juste et noble part, les agressions impétueuses et la défense héroïque de nos ancêtres n'étaient au fond, il faut bien le dire, que la lutte de la barbarie contre la civilisation.

Les premiers adversaires que rencontrèrent les Celtes ou Gallo-Kymris, en s'étendant vers le midi, furent les Aquitains, propriétaires des riches vallées de la Garonne, défrichées et livrées à la culture. L'histoire n'a pas enregistré ces luttes et ces chocs, qui durent être formidables. On sait, toutefois, que les envahisseurs dépassèrent la chaîne des Pyrénées et s'établirent dans les vallées de l'Ebre, où, mélangés aux populations indigènes, ils produisirent les Celtibères. Au temps d'Annibal, les Celtibères occupaient une grande partie de l'Espagne centrale. Quant aux côtes, elles avaient été envahies par les Phéniciens, qui y avaient apporté le commerce et la civilisation, en échange des immenses richesses qu'ils surent en extraire. Les Gaulois d'Espagne se trouvèrent ainsi les premiers en contact avec des peuples policés. Mais ils ne surent pas en profiter. Ils restèrent ce qu'ils avaient été dans la Gaule, sans industrie et sans richesses. Quant aux Aquitains et aux Ligures riverains de la Méditerranée, leurs turbulents voisins ne parvinrent pas à les détruire. Leur résistance, secondée par la nature du sol et par les ressources d'un état social supérieur, se prolongea jusqu'au temps de Clovis, qui, le premier, put établir, dans le midi de la Gaule, d'une manière durable, son autorité et sa domination.

Les irruptions des *Gaulois* en Espagne paraissent s'être arrêtées vers l'an 1000 avant notre ère. Mais leurs invasions en Italie se continuèrent sans interruption. A cette époque reculée, la péninsule italique était occupée par les Sicules, peuple industrieux, d'origine phénicienne, navigateur et commerçant, agriculteur, mais peu belliqueux. Dans les premiers chocs, l'avantage est tout entier à la barbarie. Les Sicules furent chassés de l'Italie, leurs 358 villes rasées, et le sol rendu au désert. Les hordes n'aiment pas les cités. Elles s'y sentent trop à l'étroit; puis, nous l'avons dit, jamais race ne fût, plus que la race *gauloise*, rebelle à la discipline et à l'existence régulière qu'entraîne l'habitation des villes et des lieux fortifiés. Aussi, et pour ne pas s'être solidement implantés dans le pays, les conquérants ne tardèrent-ils pas à être subjugués à leur tour.

On place généralement vers l'an 900 l'invasion de l'Italie par les Rasènes (Etrusques), peuples venus, par l'Illyrie, des montagnes de la Grèce. Cette date coïncide, en effet, avec la première irruption des Scythes sur la rive droite du Danube, d'où il est permis de conjecturer que les Etrusques n'ont émigré vers l'Italie que pour fuir le voisinage des barbares. Voici dans quel état ils trouvèrent les contrées qu'ils avaient choisies pour refuge.

Depuis quatre cents ans, les *Gaulois* d'Italie, connus sous le nom d'Ombres, étaient paisiblement établis depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au versant des Alpes. Ils avaient partagé ce beau territoire en trois provinces, dont nous devons faire mention ici, parce que nous retrouverons dans la suite de l'histoire les conséquences de cette division géographique et politique. La première, qui était la plus fertile et la plus importante, comprenait les plaines circumpadanes, jusqu'à l'Adige : elle s'appelait Isombrie ou basse Ombrie. La seconde renfermait les deux versants de l'Apennin; c'était la haute Ombrie. La troisième enfin, Ombrie maritime, s'étendait depuis l'Adige jusqu'au littoral de l'Adriatique. Sous l'action incessante du climat, les mœurs farouches de cette branche des *Gaulois* s'étaient un peu adoucies; mais ils avaient à peine commencé quelques ébauches d'agriculture.

Les Etrusques se précipitèrent en Italie, non comme un torrent dévastateur, mais comme des eaux fécondantes. A la bravoure des *Gaulois*, ils opposaient la supériorité des lumières, l'art des campements, la science de bâtir des forteresses et de les défendre et enfin des armes plus perfectionnées. La lutte fut longue et terrible; mais elle devait se terminer en faveur de la supériorité morale. Les Etrusques s'emparèrent de vive force de la haute Ombrie, qui porte encore le nom de ce peuple justement célèbre, et refoulèrent les *Gaulois* vers les hautes vallées du Pô ou dans les lagunes de l'Adriatique. Là, entre le Tessin et l'Adda d'une part, et au-dessus de Ravenne de l'autre, réussit à se maintenir une partie des peuplades vaincues qui, regagnant plus tard du terrain à la faveur des guerres suscitées par la Rome naissante à ses plus proches voisins, rentrèrent en scène pour fournir l'exemple d'une lutte plus longue et plus opiniâtre. Mais, à l'époque dont nous parlons, de l'an 900 à l'an 600, c'étaient les Etrusques qui dominaient politiquement et moralement en Italie. Il faut que cette dure et rude race *gauloise* ait été bien réfractaire à la civilisation pour n'avoir subi que faiblement l'influence d'un peuple policé, artiste et religieux, aux mœurs douces et faciles, qui s'était montré le plus doux des conquérants. A l'inverse de ce qui se pratiquait alors, les Etrusques n'avaient pas exterminé les populations vaincues. Ils avaient laissé debout les bourgs, grands et petits, les cabanes en chaume comme les tentes, et ne s'étaient approprié du sol que ce qui leur était indispensable pour leur propre subsistance et pour leur sécurité. Ils y créèrent des villes et des centres de commerce qui devinrent célèbres;